

**MARC LE BAILLY**

**DE LA TRADUCTION  
DANS SES RAPPORTS A LA TRANSMISSION :  
L'IMPOSSIBLE TRANSCRIPTION DES EFFETS D'ENONCIATION**

De fait, ces temps ce qui pourrait titiller un psychanalyste serait la question du penser. "Qu'est-ce que penser" ? Vous pouvez l'entendre à l'infinitif ; mais aussi comme substantif, absolu et originaire. A la différence de la pensée. Car à la question de la pensée, d'autres dans le champ de la philosophie s'y sont heurtés. Je pense à Heidegger qui semble ne pas pouvoir rendre compte autrement que négativement de ce qu'il en serait d'une pensée qui ne serait pas technique. Comme si cette ultime tentative révélait l'impuissance des concepts de la philosophie à en fonder la théorie. Peut-être même cet échec pourrait expliquer sa dissidence et son ralliement au Parti National Socialiste. D'autres encore dans les neurosciences s'interrogent sur les mécanismes de sa production. Mais que peut articuler aujourd'hui la psychanalyse sur le penser ? Et si on extradait, si on extrayait, cette question, hors la problématique du "cogito" et de l'"être", alors il y aurait matière à remaniement du corpus de la métapsychologie. D'un point de vue énergétique, le penser pourrait être le représentant pulsionnel, turbulent et chaotique, du désir inconscient. D'un point de vue topique le sujet, dans son intermittence, pourrait être repéré entre désir et penser. Bien évidemment, penser resterait du côté des processus inconscients ; et le sujet ne pourrait être confondu avec celui de l'énonciation telle que la linguistique le définit. Mais pour valider ces assertions, je vais me livrer, pour l'écoute de certains d'entre vous, à quelques menues redites. Car si, pour chacun, l'effet d'énonciation était, ici, le seul enjeu, si les contraintes de communication étaient par charme abolies, alors dans le dialecte subjectif d'une langue vernaculaire par quelques-uns pratiquée, j'énoncerais : est-il possible de concevoir le "penser" comme modalité d'articulation du désir et de la parole ; comme chaînon nécessaire à l'actualisation du désir inconscient dans une parole intransitive. Concevoir et postuler que "penser" n'est pas une activité mentale de connaissance mais un acte psychique motivé par l'activation énergétique d'une Autre pulsion. Autre pulsion sans objet, turbulente et qui ne serait pas sexuelle. Où l'impossible confine à l'acte de transmission dans son rapport au désir. Et puis tout serait dit au plus court d'un acte de parole. Mais dans un colloque où l'on vient communiquer (voire faire savoir), cette position n'est pas convenable. Pourtant quelle économie inaugurerait-on, face à un collectif constitué, d'être au plus près de l'acte de penser, sans appareil d'exposition hypothético-déductif .

Cette histoire de penser m'est venue au détour d'une lecture d'un texte de Freud. D'un mode particulier de lecture, puisque l'intention est de faire advenir l'insu autour duquel un édifice théorique s'élabore comme masque. Comme si la thèse, la doctrine, voire le dogme, enkystaient un insurmontable insu originaire de l'auteur. Encore que cette formulation ne soit pas pertinente puisque faire référence à l'"insu" renvoie à la méconnaissance qui ferait origine. Il y aurait du savoir à faire advenir. En

fait la découverte de Freud, sur laquelle s'élabore la théorie, pourrait se spécifier par la prise en compte de l'irréparable perte de subjectivité dans l'énonciation. Et pas seulement dans son acception linguistique. Pour y revenir, cette lecture portait sur l'une des cinq psychanalyses de Freud: *Le petit Hans*. Et, dans ce texte, sur un infime fragment, que je vous restitue :

*"Hans à sa mère : " as-tu fait un pipi ? Sa mère : "bien entendu. Pourquoi ? Hans : "j'ai seulement pensé..."*

Puis rien. Il arrête l'échange et décroche. Ce qui m'a interloqué dans ce court dialogue, c'est l'accolement de ces deux mots : "seulement" et "pensé". Car Hans ne s'engage pas dans un processus de penser, mais dans une cogitation monomaniaque. Variation sur un thème unique. Ce qui motive Hans (et s'il coupe court) c'est d'enclencher, à partir de sa croyance muée en savoir par l'acquiescement d'un tiers, la logique de transformation qui lui permettra, pour sa plus grande satisfaction (pulsionnelle), d'intégrer en un système cohérent et enfin clos les disparités (et non pas les différences : comme quoi l'opposition et le paradigme n'ont pas la même valeur intrinsèque que la différence) que son voyeurisme expérimental lui aura permis de déceler. Il va procéder à la constitution d'un savoir, à lui nécessaire, pour rendre compte de la reproduction régulière du plaisir comme homéostasie de la tension de ses pulsions partielles aux orifices du corps. Il accède ainsi à la pratique d'une logique sauvage qui débouche sur les surprises que l'activation d'un système de transformation entraîne. Impavide, Freud le note quand il rapporte à propos de la traite d'une vache, que Hans ne manque pas de faire le petit savant : "regarde, du fait pipi (de la vache), il sort du lait".

Mais ce prétendu savoir ne se constitue que des transformations d'un thésaurus de mythes par lui organisés. Il fomenté à l'aide de son intelligence une mythologie personnelle qui, comme tout mythe, tend à réduire à rien l'irréductible opposition de la différence des sexes. "Seulement", justement, en procédant ainsi il renonce au penser au profit d'une délectable sexualisation de ses fonctions intellectuelles. C'est à partir de cet instant qu'il "réfléchit" et se transforme en "petit investigateur dégénéré et infatigable". Jusqu'à sombrer dans la phobie. S'il énonce, c'est au détriment d'une prise dans l'énonciation d'une parole à lui subjective. S'il se dévoue à l'Investigation sexuelle, c'est au détriment de l'inscription singulière. Comme quoi on ne peut pas "seulement penser". Nulle limitation ne peut oblitérer l'acte du penser. "Petit Investigateur dégénéré", Hans devient auteur d'un texte mythologique fermé dans lequel il s'aliène. Doctrine sexuelle infondable, qui résiste efficacement à l'impact d'un penser désirant. Doctrine propice à la reproduction de la satisfaction qui lui Interdit l'ouverture inventive. Invention à nouveau potentielle, dès lors que la pulsion désirante fait obstacle au processus de répétition du plaisir. Cette distinction entre inscription en creux d'une singularité qui atteste du désir et textualité comme agencement linguistique d'énoncés, permet de réduire le paradoxe de l'oeuvre littéraire. Paradoxe qui s'énonce de manière simplette comme suit : "quel serait le statut du dire (énonciatif du désir) dans l'écrit du dit ?" Pour celui qui la produit, l'écriture dans une langue particulière permet-elle la confrontation à l'étrange altérité de son dire comme inscription ? Car ce qui caractérise l'inscription, c'est le procès d'éclipse subjective qu'entraîne la production d'un objet scriptural littéraire qui choisit hors la réalité psychique. Ainsi l'inscription du texte rend le "sujet" (pas le moi) non identifiable. Et simultanément, cet objet de langue écrite se met à fonctionner dans le

colloque social au point que, secondairement, il génère un auteur qui se l'approprie sous les espèces moïques. L'auteur institué et produit a posteriori par la mise en circulation du texte, investit le système d'énoncés issus de son énonciation, et se conforte par l'activation narcissique du principe de plaisir.

Bien évidemment, un destin si funeste où l'effacement du sujet par inscription induit un auteur, n'est pas irrémédiable. Certains y échappent. Ils y échappent car, pour eux, l'inscription confine à l'acte où l'effet d'énonciation perdure malgré les énoncés. Comme si, par le fait d'une désappropriation radicale de celui qui "inscrit", toute réappropriation des énoncés dans quelque système de connaissance que ce soit demeurerait impossible. Dès lors, l'inscription ne produit pas d'auteur et nulle appropriation réflexive ou spéculative ne peut, pour le lecteur, s'accomplir jamais. La texture du texte se fait "style" d'où émane un "penser désirant" toujours irréductible. Le style n'est pas l'homme mais atteste du désir. Il n'est ni pratique esthétique de la langue écrite ni maîtrise de la rhétorique qu'elle suppose. Le style creuse et ménage dans la langue écrite un isolat de désinformation, hors langage, où perdurent les effets déstabilisants du désir. Et cela n'en finit pas d'être bouleversant. Me vient d'abord à l'esprit le Spinoza de *L'Éthique* où cette gageure est maintenue malgré le texte français... Ce qui indique que le style résiste, sans atteinte, aux outrages de la traduction. Freud bien sûr. Puis Héraclite. Nietzsche aussi. Heidegger et Wittgenstein parfois. Et Shakespeare et Dante et Sophocle et surtout Homère. Les troubadours enfin, et d'autres poètes encore. Tous ceux qui, par un étrange renversement, sont considérés comme des acquis de la culture universelle. Paradoxe insistant puisqu'ils participent de l'incompréhensible et de l'innommable toujours réitéré et non d'un savoir cumulable et transférable de l'un à l'autre. Nulle école donc, mais une intégrité lapidaire qui attise au "penser". Jamais aucune interprétation, exégèse ou compréhension n'en épuise l'a-signifiante. Ce qui n'est pas sans entraîner, pour ces créateurs, certaines avanies. Se remémorer Spinoza menacé dans sa vie et attaqué de toutes parts, à toutes les époques. Shakespeare et Homère dont la postérité conteste la réalité historique. Preuve, s'il en était besoin, qu'être désirant se heurte à la convention d'existence. Transmettre, d'une position éthique, reste d'imposture.

C'est sans doute au nom d'un «penser» inscriptible que le psychanalyste peut s'autoriser à la publication. Ce n'est pas toujours le cas, et certains parmi nous, sous prétexte de faire inscription, se laissent aller au penchant littéraire. Ce qui consiste à changer de rive et à passer du côté du maniement de la langue écrite qui, justement, fait obstacle aux effets de parole. Verser dans l'esthétique de "sa langue" qui dénie le sujet au profit de la prestance du moi. Freud, dont la manière d'écrire d'apparente limpidité tend à faire croire à l'évidence de ses spéculations, n'y a jamais sacrifié. Car cette première impression se révèle, à l'approfondissement, erronée : l'inextricable enchevêtrement des énoncés inclarifiables et son allégeance aux ruptures successives de doctrine suscitées par son mouvement de penser, rendent l'oeuvre inappropriable. Elle échappe de ses propres énoncés. Il rétorquait à qui s'en plaignait, qu'à l'inverse de ce qui se passait pour l'oeuvre de Freud, chez lui, tout était intelligible. Il attestait d'un paradoxe où l'oeuvre de Freud ne faisait qu'apparaître compréhensible et ne l'était pas, alors que la sienne, dans son apparente complexité, était appréhendable par toute pensée réflexive qui s'en donnait les moyens. Ainsi, il mettait en doute qu'il y eut chez Lacan un "style" qui rendrait l'oeuvre impérissable. Comme si la forme esthétique des *Écrits* ne

ressortissait que d'une pratique stylistique mallarméenne. Comme si l'ingénieuse complication de l'organisation des idées tissait un voile et masquait l'évidence pour obliger le lecteur à l'excitation et à l'exaltation de ses facultés intellectuelles de cogitation. Phénomènes qui poussent inéluctablement à "L'Ecole" puisque l'injonction sous-jacente tient du "tu peux savoir" qui exclut le "penser", et au transfert de groupe qui crée l'appartenance. Comme si enfin, en ce qui le concerne personnellement, le dire désirant ne pouvait creuser aucun vide dans l'espace de sa langue écrite. Et cette position implicite accrédite qu'il délégua à Jacques Alain Miller, son gendre, la rédaction des minutes de l'ensemble des séminaires. Scepticisme intégrable qui anticipait et validait ce qu'il advint à sa mort : plus de transmission, mais la mise en place d'un dogme légué à Jacques Alain Miller, le plus compétent de ses élèves en ce domaine. Elu par cette formule dont la fantaisie et le cynisme ne peuvent échapper : "il sait me lire". Comprenez, qu'ici, il ne s'agit justement pas d'une lecture (au sens indiqué à l'instant) mais d'une compréhension aiguë et d'une restitution sans faille de l'agencement des idées. Si l'hypothèse d'un texte, recelant un noyau de "désinformation" et attestant d'un penser désirant, était recevable, alors la problématique de la traduction dépasserait le cadre de la compétence linguiste. Il y aurait matière légitime pour le psychanalyste à y aller de sa spéculation. Il pourrait éprouver sa théorie sur la question de savoir en quoi un texte participe à la transmission des effets d'énonciation à jamais perdus.

Ce qui m'a alerté, c'est un travail de lecture de l'Ancien Testament. Je m'intéressais à la méconnaissance entourant la signification du récit de Babel et m'essayais à démontrer que cet épisode devait être repris dans le contexte structural de ceux consacrés à Abraham et à Moïse. Je tentais de démontrer qu'ils représentent une allégorie des principales fonctions du langage. Ils s'agencent synchroniquement comme une théorie du langage : où Babel apparaîtrait comme l'anti-code universel (et la mise en circulation des "codes-langues" différenciés), Abraham comme l'accès à la langue singulière (puisque la circoncision, signe de l'élection, se réfère aux effets de la langue parlée) ; Moïse comme prise dans la parole irréductible (fondatrice de la Loi). J'avais pris pour texte de référence la traduction Segond. Or, de pointilleux érudits ont objecté sur le choix même de cette version. De fait, depuis sa parution, d'autres, plus savantes et plus exactes dans leur rapport aux textes originaux, ont paru. Sans vouloir contester le bien-fondé scientifique de cette objection, je répondrai (outre le fait qu'elle est celle de ma culture d'origine et qu'ainsi, c'est elle qui m'a donné à penser ce que je ne peux renier) que la lecture ne se fonde pas sur les mêmes critères que ceux admis par le linguiste. La lecture procède de l'invention et spéculé d'un manque et d'une perte dans la littéralité de l'énoncé. Aussi, l'exactitude ne prend pas pour le lecteur l'importance qu'un philologue émérite exige, pour autant que l'écrit transcrit d'une langue à l'autre, enkyste toujours fidèlement le désir du dire à jamais perdu. Car le sempiternel problème de traduction - trahison, n'a de pertinence que dans le cadre linguistique du sémiotico-sémantique. Et à l'heure actuelle, il serait absurde de penser qu'il pourrait y avoir adéquation parfaite de tournure grammaticale et d'équivalence lexicale dans le passage d'une langue à l'autre. Ce qui indique que le truisme d'une "trahison obligée", mineure si on en croit l'épisode de Babel des Ecritures (qui fait apparaître que le prétendu malheur de la confusion des langues infligée par l'Eternel aux ancêtres du peuple élu est, en fait, une bénédiction puisqu'elle institue de la différence de langues qui permet l'émergence de la parole singulière), occulte la véritable question de la perte inévitable des effets d'énonciation. Il n'est pas illégitime d'affirmer que cette

problématique de la traduction-trahison ne concerne pas uniquement la transcription d'une langue à l'autre, mais plus généralement, le passage du dire au dit, puis du dit à l'écrit. Car c'est par la perte des effets du dire que le dit accède à la relative universalité qu'une langue écrite, comme vecteur de communication, permet. Il s'agit d'un déplacement de la problématique du dire au dit (où s'excluent les effets du dire) vers celle du dit à l'écrit authentique, puis, enfin vers celle de la transcription de l'écrit authentique dans un autre corps de langue. Transcription qui procède de l'altération de l'écrit authentique. En d'autres termes, la "trahison" tient à la fois de la perte de la subjectivité du dire ineffable et de l'altération par la traduction de la singularité de l'écrit authentique. En tout état de cause, déjà, les sociétés sans écriture qui font perdurer du dit par mémorisation quasi magnétophonique, n'échappent pas à cette performance de la perte des effets d'énonciation. Ainsi, au regard du "dire désirant", il n'y a ni bonne mémorisation (orale ou écrite) ni bonne traduction. Toute mémorisation-traduction est de l'ordre du palimpseste. Et la restitution orale du dit, dans le cadre de la même langue d'expression, procède du même ordre de "traîtrise" que la traduction, orale ou écrite, d'une langue à l'autre. Aussi pour le lecteur, l'art du traducteur, qui dépasse ses liminaires compétences linguistiques, tient à son talent particulier de faire apparaître, dans l'opération de transcription d'une langue à l'autre, le dire manquant où s'arrimait le désir du sujet comme inconscient. La traduction procède de l'acte d'interprétation, à l'instar de celle qui transcende l'exécution d'une partition musicale ou de la déclamation du récitant. Interprétation qui consiste à actualiser les effets du penser incrustés dans le texte, afin d'en assurer la transmission intransitive. Manière de faire apparaître, d'une langue à l'autre, la trace d'une incrustation vide. Signe de l'immanence désirante. Par parenthèse, si ce que je viens de soutenir a un sens, alors la nouvelle traduction des oeuvres de Freud dont le principe est la stricte observance des formes linguistiques et lexicales du texte initial, est une variante au même titre que toutes les autres. Ni plus ni moins "authentique".

Mais bien évidemment, à un autre niveau, la traduction peut procéder, non plus de l'interprétation mais d'une lecture. Dans le corpus psychanalytique on peut en repérer les effets. Je prendrai deux exemples de lecture "inventive" induite par le passage de l'allemand au français. Ils concernent les termes : désir et sujet. Au préalable il faut vous dire que je suis Incapable d'apprendre une langue étrangère. Aussi l'exercice auquel je me suis livré est sans garantie. Pour ce qui concerne le désir il est bien clair que Freud limite d'abord le concept à ce qui se passe sous forme codée dans le rêve et dans le symptôme. Dans cette acception, il semble que le terme allemand "Wunsch" détermine, de par son origine verbale "wünschen", un dessein d'exagération qui connote une propension à vouloir toujours plus et qui se rapproche davantage de la démesure de l'ubris grec que du désir français. L'évolution du concept dans la théorie lacanienne se repère dans l'altération induite par le passage de l'allemand au français. En effet, l'origine étymologique du mot désir, "choisi" pour rendre compte du "Wunsch" employé par Freud, est à chercher dans le verbe latin "desiderare". Or "desiderare" c'est littéralement "regretter l'absence de". Cette dénotation du manque ne semble pas avoir été sédimentée par le terme allemand. Les conséquences de cette divergence sémantique sont loin d'être négligeables. On pourrait même se demander si cette mutation signifiante n'a pas desservi, d'une certaine manière, l'exceptionnelle avancée théorique menée par Jacques Lacan. Car alors que le "Wunsch" freudien était en adéquation parfaite avec l'articulation du principe du plaisir et des pulsions, le désir du manque, français et lacanien, introduit

un dysfonctionnement qui, à l'instar de ce que les théories du chaos repèrent comme conditions initiales, entraîne une série de compromis dans la théorie lacanienne qui culmine dans le séminaire sur *L'Éthique*. Car Jacques Lacan ne réussira pas avec la définition du désir ce qu'il institue avec le concept du sujet. Et c'est à partir de cette contradiction entre les deux acceptations française et allemande du désir non explicite dans la théorie contemporaine que notre génération d'analystes doit inventer. Invention qui permettrait de surmonter la contradiction introduite par l'amalgame et la persévérance de cette double signification dans la théorie lacanienne. L'autre exemple de lecture (réussie) est celle que Lacan opère en traduisant une formule freudienne par "Là où ça était je dois advenir" alors que jusqu'alors le "ich" était traduit par "le moi" (le moi doit remplacer le ça). Or cette innovation va bien au-delà d'une querelle linguistique de traduction. Elle signe, dans la théorie lacanienne, l'invention du concept de sujet qui s'oppose dialectiquement à celui du moi. Il s'agit d'un remaniement de la dernière topique freudienne.

En résumé, j'ai tenté de faire apparaître que l'art du traducteur ressort et de la transmission de l'intaille du penser turbulent, et de l'invention de l'insu qu'un corpus d'énoncés recèle.

... Voilà ce que j'avais à vous dire. Merci de votre courtoisie.

Institut Goethe à Toulouse, 8 décembre 1990.